



SIRI, Giovanni, dir., *Problemi epistemologici della psicologia*

Jean-Dominique Robert

Volume 35, numéro 2, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705735ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705735ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1979). Compte rendu de [SIRI, Giovanni, dir., *Problemi epistemologici della psicologia*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(2), 215–216. <https://doi.org/10.7202/705735ar>

Quatre discours sur la recherche d'une nouvelle méthode en philosophie (pp. 11-74). Ayant acquis sa méthode et instauré une *nouvelle problématique philosophique*, il passe à la section intitulée : *Problématique pragmatologique : Du langage* (pp. 75-166). Enfin, dans la section : *Éléments pour une analytique structurale pragmatologique*, il indique en quoi consiste, pour lui, la « description analytique pragmatologique ». Après « déduction pragmatologique des types et des modes fondamentaux des rapports humains d'activité », il résume ce qui fait pour lui les « premiers principes pragmatologiques » (pp. 167-207). Le vocabulaire employé par l'auteur, tout autant que la *volonté* de nouveauté de sa problématique en philosophie, exigent qu'on le suive pas à pas, patiemment. Le résultat en vaut la peine : l'exercice qu'il impose n'est pas perdu. Ce travail constitue une *thèse d'État*, soutenue en 1973, à l'Université de Paris X Nanterre. Comme il nous le dit dans sa préface : « c'est la méthode de la philosophie qui est mise en cause ». Elle ne doit plus être « gnoséologique » : *il faut la chercher dans la vie et les « choses »*. À condition de savoir que, pour une telle philosophie, les choses sont aussi *logos* et qu'elles le sont grâce aux hommes. « Eux dont l'activité immensurable réseau de leurs relations réciproques et constante évolution en *complexité, transforme*, disons, le monde encore insignifiant et inapte au dialogue, en « choses » précisément, en signes, en « intégrons » de sens... bref en *pragmata* étant tout à la fois *logoi*, capables d'engendrer par les hommes de nouveaux discours et de produire de nouvelles « choses », et comme tels constituant avec les hommes et pour les hommes le langage pragmatologique » (p. 7). Nous avons là un échantillon du style de l'ouvrage. Ceci dit d'ailleurs sans y mettre un humour méchant : on prévient le lecteur. Il saura aussi que les longues pages de définitions du livre ne lui seront pas inutiles et que les *scolies* des définitions elles-mêmes achèveront de l'éclairer. Sans ces préalables il risque de mal interpréter ou de ne pas comprendre le reste du travail. Pour s'assurer qu'un certain concret est loin d'être perdu de vue, il pourra peut-être, *malgré tout*, commencer par la section trois. Il y retrouvera, *organisé*, un ensemble de « réalités » pp. 178 et ss., et 192 et ss. Si l'on veut aller au fond des choses et les dire en bref, il faut affirmer : l'auteur entend esquisser ici une « nouvelle critique de la raison », une nouvelle *conception* de la *pensée* et de la *raison* : *une raison qui se constitue dans le temps*. Ses prétentions ne sont nullement cachées mais très nettement et hautement affichées à plusieurs endroits de son texte, ou dans les notes multiples

dont il est parsemé. Certes, il se rend bien compte qu'en proposant sa « nouvelle problématique » il ouvre « des recherches *qui restent à faire* » (souligné par l'auteur, p. 172). En note : « travail immense, mais qui nous semble être l'une des *nouvelles* tâches de la philosophie » (p. 172, note ; souligné par nous). Par ailleurs, il nous annonce une « phénoménologie pragmatologique, que nous appelons, dit-il, *Dialectique pragmatologique* » (p. 178. En note : « ce travail reprendra, en en renversant le fondement, le projet grandiose de Hegel dans sa *Phénoménologie de l'Esprit* » (p. 178, note 3). Quand nous disons que notre auteur affiche ses volontés sans crainte ! Autre formule : « projet trop ambitieux, sans doute, mais dont il est urgent, nous semble-t-il, de tenter la réalisation après les philosophies de Kant, de Hegel, Marx et Husserl et, dans un sens, de Sartre » (p. 196). Ensuite, cette autre phrase : « la voie nous semble ouverte, mais le chemin sera long à parcourir » (p. 204). Quoi qu'il en soit, cette voie doit conduire à « instaurer une nouvelle « critique de la raison » *propre à notre temps* » (p. 206). Toutefois, l'auteur se rend parfaitement compte qu'il n'est pas seul et que c'est par un travail *collectif de philosophes authentiques* que la chose pourra aboutir. Jamais il n'entend, en effet, être infidèle au projet philosophique *dans le sens fort du mot* : donc parfaitement distancié de la science et de l'idéologie dont les tâches sont autres que celles de la philosophie. Il nous semble que, à une époque de défaitisme philosophique, la chose est à souligner *fortement*. Ce n'est pas la philosophie que Giuseppe Bufo veut renverser, mais une certaine manière de philosopher qu'il a décrite de façon un peu caricaturale dans le crédit de sa « conversion » à la pragmatologie.

Jean-Dominique ROBERT

Problemi epistemologici della psicologia (A cura di Giovanni Siri; Atti del I Simposio. Varese 23-26 novembre, 1974; Coll. « Scienze psicologiche », n. 5). Un vol. 22 × 16 de 364 pp., Milan, Vita e pensiero-Pubblicazioni della Università Cattolica, 1976.

Les actes de cet important Symposium de psychologues italiens d'un peu toutes les tendances sont fort intéressants. D'autant plus que les organisateurs ont jugé bon de joindre aux diverses communications les très révélatrices discussions. Il faut les en remercier : c'est toujours un énorme travail que de réunir et de résumer de pareils échanges oraux, mais la chose est on ne peut plus

éclairante. Il n'est donc pas question de vouloir résumer ici les discussions ni même les diverses communications qui s'articulaient de façon bipolaire. Nous sommes obligés de nous contenter ici de signaler les noms et contenus principaux. Evandro Agazzi : *Critères épistémologiques fondamentaux des disciplines psychologiques* (pp. 3-36); Cesare Musatti : *Objets de la psychologie et langage psychologique* (pp. 36-43); Umberto Curi : *Pour une critique de l'idéologie épistémologique en psychologie* (pp. 44-67). Le rapport de la très importante discussion qui suivit fut rédigé par E. Agazzi de façon excellente (pp. 62-71). Dans un second groupe de rapports, nous avons : Paolo Bozzi : *Expérience phénoménique, épistémique et psychologique. Apports à une épistémologie de la méthode phénoménologique expérimentale* (pp. 73-87); suivi des exposés de Gaetano Kanizsa et Paolo Legrenzi — avec discussions (pp. 88-123). Deux autres sections sont plus précisément consacrées à la *théorie de la mesure* et à la *méthode clinique* en psychologie (pp. 123-227). Les autres sections sont respectivement consacrées aux thèmes suivants : l'explication, la théorie des modèles, en psychologie, évidemment (pp. 291-301); Considérations relatives aux thèmes de la neuropsychologie et de la prospective éthologique en psychologie (pp. 302-364). En bref : un important volume qui mérite qu'on le lise avec soin et sympathie. Merci aux organisateurs et collaborateurs.

Jean-Dominique ROBERT

H.-I. MARROU. *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1975)*. Paris, Éditions Beauchesne, 1978, Bibliothèque Beauchesne, Religions Sociétés Politique, Introduction de J.-M. Mayeur, 13,5 × 21,5 cm, 471 p.

« Ce n'est pas le propos de ce livre d'évoquer Henri Marrou professeur, ni de dire son activité et son rayonnement scientifique. En revanche, il est indispensable de marquer à quelle hauteur d'exigence il mettait le "métier" d'intellectuel. » Ces propos de J.-M. Mayeur campent très bien la publication de ce recueil de 44 écrits non académiques. Si ceux-ci gravitent bien autour des trois thèmes de la collection, ils constituent aussi de véritables documents pour une collection *Témoignage*. Car ce recueil nous présente d'abord le portrait de l'intellectuel chrétiennement engagé qui s'est situé dans et devant une société française en mutation culturelle et politique et une Église

avec laquelle l'historien et le patrologue ont voulu dialoguer.

Plus de la moitié des écrits sont des articles repris de la revue *Esprit*. C'est dire que le lecteur situe facilement le lieu et le projet personnel à partir desquels l'historien, le citoyen et le croyant a interrogé l'événement pour prendre position et s'engager. Ce sont tous des textes de circonstance. Mais c'est au-delà de l'événement que le lecteur retrouve le témoignage de l'intellectuel attentif aux moments critiques de sa société et de son Église. Qu'il s'agisse du chrétien devant le marxisme et le parti communiste, du facisme italien et de son féminisme tronqué, des nationalismes européens et des soubresauts violents de la décolonisation, de la religion et de la question scolaire en France, le lecteur rencontre l'historien lucide capable d'actualiser des questions déjà posées dans l'Antiquité romaine ou le siècle augustinien qu'il connaissait très bien. Nous nous limiterons ici à deux analyses ponctuelles.

Voyons comment H.-I. Marrou organise une réflexion chrétienne sur le terrain très glissant du patriotisme. Dans « L'amour chrétien de la France » (1944), l'auteur distingue trois niveaux de l'amour chrétien de la patrie : la prise de conscience de la vie sociale de chaque personne, le respect de l'héritage culturel du peuple tout entier et l'affirmation des valeurs universelles vers lesquelles la tradition nationale est orientée. C'est ce dernier niveau qui oblige de juger les hésitations historiques qui ont alourdi l'héritage national, et qui force d'évaluer le quotidien communautaire et, comme par ricochet, rend l'intellectuel responsable.

« Non, l'Église n'est pas "cléricale"; l'Église, c'est nous, c'est le Peuple de Dieu »... n'a pas été écrit après Vatican II, mais en 1955. Réfléchissant sur le rôle de l'intellectuel laïc dans l'Église, c'est le même chrétien qui écrivait en 1962 : « Ce n'est pas notre faute si, à l'époque carolingienne, seuls les clercs pouvaient se targuer d'être des intellectuels ; la situation ayant changé, nous n'avons pas de raison de continuer à suivre la même ornière. La santé de l'Église exige maintenant qu'à nouveau il y ait des intellectuels parmi les laïcs, que nous participions en tant que tels à la vie doctrinale de notre Église » (p. 219). Tout respectueux de la grande tradition chrétienne et des instances hiérarchiques, il se refuse d'intervenir dans les sphères de la doctrine et de la théologie. Mais il reconnaît à l'historien le droit de tenir tête au théologien qu'il juge mal informé quand ce dernier s'aventure dans le domaine de l'Agir où la *prudencia* exige le sens le plus aigu de l'actuel. « C'est ici que l'humble Cléo